

REVUE DE PRESSE



LA SPIRALE
COMPAGNIE
JEAN BOILLOT



LA TERRE ENTRE LES MONDES

DE MÉTIE NAVAJO | MISE EN SCÈNE JEAN BOILLOT

contact presse La strada & Cies
Catherine Guizard
(+33) (0)6 60 43 21 13
lastrada.cguizard@gmail.com

Nadège Auvray Theiborie
(+33) (0)6 34 63 85 08
lastrada.nadège@gmail.com

l'Humanité

Chronique

Une fable ingénieuse, harmonieusement poétique.

Publié le

Lundi 14 Novembre 2022

Jean-Pierre Léonardini

Jean Boillot (Cie La Spirale) signe la mise en scène de la Terre entre les mondes, texte de Métié Navajo (1). Ce conte moderne a lieu dans une région du Mexique. La culture du soja supplante la forêt où nichait la civilisation maya. Monde de femmes, sauf le paysan qui a oublié les anciennes croyances (Giovanni Ortega). Sa fille, Cecilia (Cyrielle Rayet), chérit l'idiome ancestral, « *la langue des oiseaux* », et peut ainsi revoir Abuela, sa grand-mère morte (Lya Bonilla), garante d'anciens rites. Cecilia fait des ménages chez des mennonites (anabaptistes puritains venus d'Europe, experts en agriculture intensive), où règne une mère sévère (Stéphanie Schwartzbrod). Elle a pour filles Catarina (Christine Muller) et Amalia (Sophia Fabian), qui veut découvrir le monde.

Cecilia et Amalia s'enfuient ensemble. Amalia est tuée. Un ouragan dévaste tout. Cecilia, indemne, rencontre « *la femme de plusieurs vies* », qui l'entraîne dans la danse... Fable ingénieuse, harmonieusement poétique, porteuse de thèmes essentiels sur la lutte des langues et des classes, la nature bafouée, l'être féminin en diverses conditions... **Jean Boillot et son équipe créent un univers plastique d'une irréfutable beauté.** La scénographie, pure, simple (Laurence Villerot) offre une scène quasi vide avec, au fond, dans une pénombre savante (création lumière d'Ivan Mathis) la silhouette d'un arbre gigantesque. Tout changement de tableau se ponctue de bruits insolites : cris d'animaux, fracas de machines destructrices (création sonore de Virginie Bréguer). Le jeu est vif, chaque figure se dessine en relief. Les scènes entre les filles sont délicieuses de perversité enfantine.

(1) C'était du 8 au 11 novembre, au Théâtre Jean-Vilar (Vitry-sur-Seine), dans le cadre des Théâtrales Charles-Dullin qui proposent, jusqu'au 12 décembre, trente spectacles dans vingt-cinq villes du Val-de-Marne. Rens. : lestheatrales.com, tél. : 01 48 84 40 53. En tournée à Thionville, les 16, 17 et 18 novembre ; Vitry-le-François, le 1er décembre ; Saint-Michel-sur-Orge, le 8 décembre. La Terre entre les mondes est publié par les éditions Espace 34. (2) Au 2, rue Pernety, Paris 14e, les mercredis (19 h 30) jusqu'au 21 décembre. Entrée libre,

/ critique / Le Mexique entre deux eaux de Metie Navajo et Jean Boillot

Dans le cadre du festival des théâtrales Charles Dullin, Jean Boillot porte au plateau un texte de Metie Navajo mêlant problématiques contemporaines et réalisme magique. Sur fond d'un Mexique heurté de plein fouet par les effets de la modernité, la rencontre de deux jeunes femmes traverse les traditions et leur destruction, à la recherche d'une nouvelle voie. Un spectacle tissé de délicatesse et d'originalité.

C'est un drôle de récit qu'offre là l'autrice Metie Navajo. Une histoire où les époques se télescopent. Le monde « techno-moderne », les déracinés mayas et une anachronique famille d'une communauté mennonite – chrétiens austères à la manière des amish – se côtoient à travers deux personnages féminins principaux. Cécilia, une jeune femme, fille de paysan mexicain, d'origine maya, qui vient d'enterrer sa grand-mère, et Amalia, la plus grande des deux sœurs d'une famille mennonite, que le désir de s'inventer une liberté taraude. Vu la situation du père de Cécilia – paysan qui se fait accaparer ses terres par ceux venus d'Europe, subit la déforestation, la monoculture de soja transgénique élevé au glyphosate et l'arrivée d'un train pour favoriser le tourisme – on se croit un moment lancé dans un plaidoyer (légitime) pour le respect des populations autochtones maltraitées par l'irrésistible avancée de la mondialisation capitaliste. Mais l'on s'aperçoit très vite que l'essentiel est ailleurs. Où exactement, c'est difficile à dire. **Cette terre entre deux mondes est un spectacle en apesanteur, hybride jusque dans son titre, imprégné du réalisme magique cher à l'Amérique centrale.** Une histoire d'aujourd'hui s'y déploie dans un hors temps mâtiné de passages oniriques créant une atmosphère à la fois familière et originale.

Au plateau, Jean Boillot fait jouer ses interprètes dans un cadre blanc qui tranche avec un fond de scène baigné de nuit, où trône l'imposant pied d'un arbre destiné à subir le sectionnement d'une impitoyable tronçonneuse. En couleurs mexicaines, Cécilia hantée par le fantôme de sa grand-mère en quête d'une meilleure sépulture va chercher du travail dans la famille mennonite. Cette famille qui concourt à s'accaparer les terres auparavant partagées par les autochtones est incarnée par trois femmes d'âges différents, en tenues identiques dont l'austérité ne parvient pas à contenir tout désir de vivre. Notamment chez Amalia qui malgré les interdictions de sa mère entre en contact avec Cécilia et se lie même d'amitié avec elle. Rencontre entre deux communautés à la marge tandis que la modernité ne cesse de progresser à coups d'expropriations, de narcotrafics et d'assèchement des terres, le spectacle mêle les langues ancestrales dans leurs sonorités uniques, les étranges pépiements du père de Cécilia destinés à faire venir la pluie, le costume traditionnel de la grand-mère défunte à un ailleurs, un aujourd'hui qu'on ne voit jamais mais qui avance comme un bulldozer sur les jeunes femmes et leur région.

Même s'il utilise des motifs connus, le récit n'en reste pas moins toujours surprenant par ce mélange qu'il opère entre les genres. Un dénuement ultra soigné, raffiné, une simplicité éloquente, la précision des interprètes, un travail sonore d'une grande beauté, la sobriété tranchante des dialogues donnent au récit une grande netteté dans l'atmosphère mystérieuse d'un conte d'aujourd'hui. Un entre-deux de plus qui permet à de très belles images d'imprimer la mémoire du spectateur jusqu'à une fin étrange qui réaffirme le rôle primordial des femmes dans cette histoire. Des thématiques contemporaines qui s'entrelacent et éclairent la situation d'un pays souvent méconnu dans des résonances qui le dépassent, *la terre entre les mondes* est un spectacle politique et poétique parfaitement abouti, jamais démonstratif, tout en affleurements et en sensibilité.

Eric Demey – www.sceneweb.fr 14 novembre 22

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

La Terre entre les mondes, de Mété Navajo et Jean Boillot : une pièce de et pour notre époque incertaine



©

Tournée / texte de Mété Navajo / mise en scène de Jean Boillot

Publié le 15 novembre 2022 - N° 304

Écrite après une résidence au Mexique, la pièce de Mété Navajo passe en revue les préoccupations écologistes et féministes du moment. Jean Boillot la met en scène avec délicatesse.

Glyphosate, déforestation et remplacement des cultures vivrières par celle, plus lucrative, du soja ; inceste, inféodation des femmes, disparition des langues, soumission sectaire et communautarisme délétère : Mété Navajo a écrit une pièce qui coche toutes les cases de la liste des préoccupations du moment. En cela, elle offre un témoignage des sujets d'angoisse

de ceux qui sont au chevet des mondes disparus et des espèces menacées d'extinction. Cependant, sa forme s'apparente davantage à la fable qu'à l'enquête anthropologique. Si l'actualité apparaît entre les lignes de l'histoire, cette dernière relève des formes classiques du récit d'apprentissage. Les femmes l'emportent à la fin, tant semblent évidentes leurs capacités d'empathie et de construction de solutions alternatives à la catastrophe. On assiste à la libération progressive de Cécilia et Amalia, la première issue d'une famille maya et la seconde d'une communauté mennonite : elles aménagent leur émancipation entre racines et désir d'ailleurs.

Alerte et espoir

La belle scénographie de Laurence Villerot offre un écrin suggestif au récit. Un arbre fiché dans un brouillard mystérieux, au second plan, et un cadre blanc, à l'avant de la scène, accueillent les différentes étapes des aventures des deux jeunes filles, de la maison familiale de Cécilia, où veille un père sympathique et résigné qui fait tout pour permettre à sa fille de partir, à celle d'Amalia, où plane la menace de phalocrates brutaux qui besognent régulièrement leurs femmes et accessoirement leurs filles. Lya Bonilla, Sophia Fabian, Christine Muller, Giovanni Ortega, Cyrielle Rayet et Stéphanie Schwartzbrod interprètent les personnages de cette fable qui dénonce écocide et féminicide sur fond de volonté conservatrice des croyances et des langues mortes. Jean Boillot et son équipe créent une succession de belles images. Costumes, lumières et création sonore composent ensemble des tableaux à la paisible harmonie. Métié Navaro et Jean Boillot offrent une partition théâtrale entre alerte et espoir, entre fantasme d'un monde perdu, dont on ne sait plus grand-chose, et désir d'un monde meilleur, dont on peine à dessiner encore les contours : une pièce de et pour notre époque incertaine.

Catherine Robert

Toute La Culture.

Théâtre



La Terre entre les mondes : entre déracinement et liberté

15 novembre 2022 | PAR [Rachel Rudloff](#)

La nouvelle pièce de Jean Boillot, créée au théâtre Jean Vilar (Vitry-sur-Seine), d'après un texte de Métie Navajo, native amérindienne, questionne l'avenir des populations colonisées et de leur environnement.

Rencontre entre une jeune Maya et une Mennonite au Yucatan

Un texte riche en propositions et en intrigues qui se nouent autour de la jeune protagoniste d'origine maya : sorte d'Antigone moderne, elle est décidée à enterrer sa grand-mère dans la forêt où elle a vécu alors même que ce lieu, « le plus éloigné des États-Unis et le plus proche de Dieu », est en train d'être détruit. Le plateau devient alors un espace d'affrontement symbolique entre ombre et lumière, dans lequel vient se nicher la rencontre de l'altérité.

Interprétée par Lya Bonilla, la jeune Maya est confrontée à la froideur de la famille mennonite (immigrés flamands) qui l'emploie et l'exploite, et malgré laquelle elle noue une relation ambiguë avec l'aînée de la famille, qui a le même âge qu'elle.

Ensemble, elles grandissent dans ce double espace que devient le village mexicain, à la fois de lutte culturelle, mais aussi de changements. Elles essaient de se frayer un chemin entre l'enfance et l'âge adulte, dans un monde en destruction, où elles ne peuvent faire confiance aux adultes et où leur environnement se dégrade à vue d'œil.

Des personnages en quête d'identité

La déforestation et l'expansion des champs de soja pour maintenir le rythme de consommation imposé par la mondialisation, matérialisé par un arbre nu et presque déjà mort en arrière scène détonne avec l'aspect blanc, quasi clinique du plateau. La protagoniste erre entre deux choses : non seulement la recherche de ses racines et la volonté d'offrir à sa grand-mère maya, espèce de figure fantasmagorique étrange qui rôde, la sépulture qu'elle mérite en accord avec ses croyances, mais aussi son désir de liberté, loin de l'aliénation du travail et de son père désabusé. Alors la forêt évolue avec elle, au rythme des légendes, de la langue maya aussi appelée « langue des oiseaux » : petit à petit, elle reprend ses droits, les murs nus laissant place aux feuillages touffus et verdoyants.

Ainsi, dans cette sorte de conte moderne, Métie Navajo par son texte et Jean Boillot par sa mise en scène nous offrent une lecture plurielle et complexe de l'identité aujourd'hui : avec des personnages adolescents jamais à leur place, enfermés dans des catégories sociales figées, épris d'un désir de liberté tout en gardant un pied dans leur culture, la pièce nous ouvre de nouveaux horizons, de nouvelles pistes de réflexion et beaucoup d'espoir.

La terre entre les mondes, texte de Métié Navajo (édit. Espace 34), mise en scène de Jean Boillot. Au Théâtre Jean Vilar à Vitry-sur-Seine, dans le cadre des rencontres Charles-Dullin et de Focus Mexique.



Crédit photo : Sylvain Martin.

***La terre entre les mondes*, texte de **Métié Navajo** (édit. Espace 34), mise en scène de **Jean Boillot**. Au **Théâtre Jean Vilar à Vitry-sur-Seine**, dans le cadre des rencontres **Charles-Dullin** et de **Focus Mexique** (*El Dia de Los muertos, La terre entre les mondes, Nocturne à voix haute, Son Rompe Pera*) du 9 au 11 novembre 2022 au **Théâtre Jean Vilar**, 1 place Jean Vilar 94400 – **Vitry-sur-Seine**. Tél : 01 55 53 10 60 theatrejeanvilar.com**

Conseil dramaturgie **David Duran Camacho**, scénographie **Laurence Villerot**, création lumière **Ivan Mathis**, création costume **Virginie Bréguer**, création sonore **Christophe Hauser**. Avec **Lya Bonilla, Sophia Fabian, Christine Muller, Giovanni Ortega, Cyrielle Rayet, Stéphanie Schwartzbrod**.

La terre entre les mondes de Métié Navajo est ainsi décrite : il reste des régions tranquilles au Mexique, éloignées des Etats-Unis et proches de Dieu. Là, entre un village maya et les vastes plaines recouvertes de soja – les forêts disparues -, deux jeunes filles creusent la terre au pied d'un arbre pour y enterrer la grand-mère maya de l'une, déterrée du cimetière, selon sa propre volonté.

Cecilia, est Maya, et vit au village avec son père qui soliloque et appelle la pluie. Amalia, à peine plus jeune, appartient à une congrégation religieuse européenne travaillant la terre et vivant retranchée du monde. Elle n'est jamais allée au-delà des plantations, de l'océan.

Alentour, une sœur jalouse, une mère disparue, une grand-mère maya en « revenante ». Avec Cecilia et Amalia, deux univers se regardent, confrontés à l'intrusion du monde technologique.

Une pièce délicate et puissante sur la disparition des êtres, des cultures, de l'environnement naturel, sur le monde magique des croyances, sur la force vitale de la jeunesse qui s'attache à faire entendre les langues parlées et leur beauté, tels des liens vivants – des trésors inépuisables.

La terre entre les mondes, pour le metteur en scène rigoureux et exigeant Jean Boillot, ouvre à « des altérités fragiles : Cecilia et Amalia sont issues, la première d'une famille maya, la seconde d'une communauté mennonite, avec chacune leur histoire, leurs langues et leurs croyances. Un esprit d'enfance significatif du monde visible et invisible des Mayas, où les hommes – morts et vivants -, les animaux, les végétaux et les dieux co-existent au milieu de la Nature-mère. »

Leur existence, poursuit le concepteur, est menacée par le projet d'une ligne de train – rappel des effets violents de la mondialisation – féminicides, corruption, expropriations des indigènes de leurs terres ancestrales, – dernier épisode d'un combat pour la conquête de droits des indigènes, initié avec la décolonisation espagnole et la Révolution mexicaine -, déforestation et culture intensive, assèchement et épuisement des sols, exportations des récoltes, exactions des narco-trafiquants.

La scène théâtrale, qui tient à distance ces violences, est un refuge pour ces existences évanescences. Un monde autre et au féminin advient, racontant le combat discret de femmes pour leur émancipation par la transmission féminine des savoirs. Abuela a appris à sa petite-fille la langue et la culture maya. A son tour, Cecilia transmet son savoir scolaire et culturel à Amalia.

La pièce se termine par une utopie féministe, après qu'un ouragan, vengeant le meurtre d'Amalia, ait tout emporté. Un concert de langues mineures que la langue majeure – l'espagnol ici – voudrait vaincre. Les interprètes d'origine indienne sud-américaine pour la famille maya font entendre leur petite musique originelle chantante, parlant instinctivement le maya, l'espagnol et le français.

Quant aux femmes mennonites, leur accent relève du hollandais, du flamand, de l'allemand.

Scènes bibliques de la peinture médiévale, tableaux et portraits sur pied captés sur fond clair, la couleur des Mayas et des Mennonites différencie les deux mondes – voix, corps, langues.

En toile de fond sonore, les bruits des travaux agricoles de la Nature – forêt, champ, animaux, ouragan, puissance du chant des oiseaux et des singes. Vagues musicales électro-acoustiques.

Une scénographie épurée pour cette figuration de l'entre-monde, un espace uni et lumineux de boîte aux deux murs blancs, déposée sur le plateau, derrière laquelle apparaissent les racines et la souche d'un arbre tutélaire, symbole d'une Mère-nature bousculée, malmenée, dégradée, épuisée.

Les vivants et les morts s'y entrecroisent naturellement, sans surprise, et la représentation ouvre les pages d'un album illustré dont les scènes vives et colorées, détachées, à cour du côté de la grand-mère, du père et de la fille maya, et à jardin, du côté de la mère et des filles mennonites.

Au cœur d'une scénographie particulièrement soignée, entre ombres et lumières, ce sont des miniatures vivantes, colorées et éloquents qui s'animent et s'exaspèrent: du côté de la communauté religieuse, la

mère gronde ses filles et celles-ci se disputent entre elles, se donnent des coups, à la manière ludique et joueuse enfantine, tandis que Cecilia, la jeune Maya parlant sa langue et qui, scolarisée, a acquis l'espagnol, travaille dur comme domestique chez les fillettes.

Celle-ci, moteur du mouvement et de la tension poétique, anticipant sourdement le drame qui se prépare, échange dans le dialogue avec le père qui veut la protéger de sa volonté d'émancipation, tout en la comprenant et accordant toute sa confiance à ce raisonnement de jeune fille mature.

Entre les scènes de discours paternel ou de confrontation sororale avec les Mennonites, Cecilia s'allonge sur la scène – station de sommeil et de veille où la grand-mère revenante la sollicite.

Puis elle se lève, face public, et commente la situation, s'explique et argumente, selon la raison, entre respect des anciens et de leur histoire, et l'élan tonique vers un monde profus à découvrir.

Chansons, sonorités traditionnelles et contemporaines, accents divers, un univers cosmopolite et vif s'impose, attentif aux problèmes économiques et sociaux, ethniques et environnementaux.

A la façon d'un conte acidulé d'enfance à destination de tous, un spectacle qu'on aimerait voir se répéter sur les scènes, prônant l'éveil des consciences existentielles et leur désir d'élucidation.

Véronique Hotte

Focus Mexique (*El Dia de Los muertos, La terre entre les mondes, Nocturne à voix haute, Son Rompe Pera*) du 9 au 11 novembre 2022 au **Théâtre Jean Vilar**, 1 place Jean Vilar 94400 – **Vitry-sur-Seine**. Tél : 01 55 53 10 60 theatrejeanvilar.com Les 8 et 9 novembre 2022, dans le cadre des Rencontres Charles-Dullin, le 9 novembre 20h, le 10 novembre 14h30, le 11 novembre 15h. Les 16, 17 et 18 novembre au **NEST-CDN Thionville (Moselle)**. Le 1er décembre au **Bords 2 Scènes Vitry-le-François (Marne)**. Le 8 décembre **EMC Saint-Michel-sur-Orge (Essonne)**.

Chantiers de culture



Du Mexique à la planète Terre

Du 16 au 18/11, au CDN de Thionville (57), Jean Boillot propose *La terre entre les mondes*. Un texte de Métié Navajo au terme d'une résidence en pays indien, sur fond d'expropriation des terres et de disparition de la culture Maya. Du Mexique à l'ailleurs, entre réalisme et poésie, un joli conte sur le partage des ressources, la préservation de la planète et l'émancipation des femmes.

L'une est fille de paysans indiens. Fière de sa culture et de son parler Maya, « la langue des oiseaux »... L'autre est fille de colons mennonites, à la foi rigoureuse et férus d'agriculture intensive... **Cecilia et Amalia, la brune et la blonde aux cultures radicalement différentes, sympathisent au fil de leurs rencontres.** Au point de fuir ensemble à la découverte du monde, de l'autre côté de la forêt, en tout cas de ce qu'il en reste après déforestation et vastes plantations de soja !



En fond de scène, un immense arbre, siège des esprits et refuge pour la grand-mère fidèle aux valeurs ancestrales, morte-vivante qui s'en vient visiter en songe Cecilia, sa petite-fille. **Chants, couleurs et senteurs envahissent alors l'espace du théâtre Jean-Vilar de Vitry (94), à l'heure où les deux jeunes femmes s'affrontent** et confrontent leur mode de vie, leurs croyances et aspirations. Des dialogues d'une simplicité déroutante et pourtant porteurs d'une haute valeur ajoutée : le respect de la nature, le respect des ancêtres, le respect de la femme... **Métie Navajo use d'un propos d'une belle lucidité et clarté.** Un message politique au sens vrai du terme, une mise en scène aux couleurs chatoyantes d'une élégante finesse.



Est ainsi offert aux spectateurs, tous sens en éveil, **un plaidoyer humaniste d'une incroyable puissance « poïétique »**. La symbolique illustration du qualificatif choyé par le regretté Édouard Glissant, le romancier et poète antillais qui célébrait la partition du « Tout-Monde » au défi des particularismes locaux ou régionaux ! Du Mexique à l'ailleurs, entre réalisme et poésie, un joli conte fantastique sur le partage des ressources et des richesses, la préservation de la planète et l'émancipation des femmes. Vraiment, un spectacle d'une rare beauté. **Yonnel Liégeois**

Théâtre du blog

La Terre entre deux mondes de Métié Navajo, mise en scène de Jean Boillot



© Sylvain Martin

«Ils ne sont pas venus nous coloniser, nous l'étions déjà. Ils ont de l'argent pour acheter des permis, avec les permis, ils achètent la forêt, avec la forêt, ils font des champs de soja. Et quand la terre n'a plus rien à donner, ils partent en chercher d'autres ailleurs, et nous, nous restons avec la terre nue et morte comme cimetière... » Ainsi parle le père de Cécilia, paysan indien spolié de ses terres par des communautés chrétiennes mennonites à la langue bizarre, vivant retranchées du monde. Cécilia doit trouver sa place entre son père qui appelle la pluie avec des chants d'oiseaux, Amalia, fille des colons chez qui elle travaille et le fantôme de sa grand-mère, symbole d'une culture maya, qui refuse de disparaître... Amalia et Cécilia se lient d'amitié et partiront à l'aventure...

Métié Navajo a écrit cette pièce à la suite d'une résidence au Mexique, dans la région de Campeche où des artistes maya lui ont fait rencontrer des paysans. Elle a écouté les histoires familiales : «déforestations massives, culture intensive, cancers liés aux pesticides... » Elle a aussi découvert, avec surprise, les communautés mennonites, descendant de familles néerlandaises, allemandes, russes, rejetées par l'église chrétienne pour leurs croyances proches de celles des anabaptistes.

La mise en regard de ces cultures, face au progrès qui avance avec un projet de chemin de fer constitue l'arrière-plan de cette pièce. Sans pour autant en faire du théâtre documentaire. L'autrice a transformé son enquête en une fiction avec des personnages attachants, dans des univers contrastés. A chacun son langage: le français teinté d'espagnol du père côtoie le maya et ses fricatives de la grand-mère, et l'afrikaans des Mennonites, aux sonorités germaniques... La dramaturgie devient sonore et ce concert des langues contribue à l'originalité de la pièce. On peut regretter que Métié Navajo en dise parfois trop, au risque de brouiller les pistes.

Jean Boillot rend justice à cette écriture: sans artifice, il impulse aux comédiens un jeu direct et efficace. Et Laurence Villerot grâce à une scénographie épurée, souligne la précision de la mise en scène, avec un découpage géométrique de l'espace, sans qu'il y ait besoin de changement de décor. La création-lumière d'Ivan Mathis et les paysages sonores de Christophe Hauser suggèrent chaque lieu (la maison de Cécilia, celle d'Amalia, la forêt...). Un beau spectacle tout public d'une heure quarante, qui devrait gagner en rythme et en concision au fil des représentations, si on resserre certaines scènes.

Mireille Davidovici

Spectacle vu le 8 novembre dans le cadre des Théâtrales Charles-Dullin, au Théâtre Jean Vilar, 1 place Jean Vilar, Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne). T. : 01 55 53 10 60.

Du 16 au 18 novembre, NEST, Thionville (Moselle) ; 1er décembre, Bords 2 Scènes Vitry-le-François (Marne) ; 8 décembre, EMC, Saint-Michel-sur-Orge (Essonne).

La pièce est publiée aux Editions Espace 34.

Arts-chipels.fr

Les meilleurs spectacles du moment, théâtre, cinéma, expositions, concerts et aussi livres et autres événements culturels...

Théâtre

La Terre entre les mondes. Un microcosme emblématique.

4 Octobre 2023

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



© Sylvain Martin

Dans un coin reculé du Mexique, cultures étrangères et autochtones, tradition et « modernité », « réalisme » et magie, enquête et conte se rencontrent dans un spectacle attachant où l'onirisme jette un pont entre passé et présent.

Une série de scènes, comme autant de tableaux, de photographies fixées pour mémoire, plantent le décor sur un plateau nu. Une vieille femme en costume traditionnel brodé, la tête couronnée de fleurs, raconte une histoire, celle des étrangers venus du pays de Cortés et de Christophe Colomb. Elle va mourir et bientôt sera couchée dans le cercueil qu'on a prévu pour elle. En arrière-plan, un arbre qu'on devine gigantesque mais dont on ne voit que le tronc se dresse comme un veilleur grandiose et impassible, solitaire et majestueux. Trois femmes, placées en rang d'oignon en fonction de leur taille, apparaissent dans un curieux accoutrement : robes noires et sévères, tabliers bleu nuit, chapeau de paille recouvrant une coiffe. Leurs tenues rappellent celles des Amish. Elles sont Mennonites. Elles appartiennent à un mouvement chrétien réformiste, anabaptiste et évangélique, fondé au XVI^e siècle en Europe pour revenir à une foi débarrassée de tout apparat et plus proche de

l'enseignement de la Bible. Le temps a passé, les exils se sont succédé et leurs communautés ont essaimé de par le monde sans que leur mode de vie ou leurs traditions aient été modifiés. On se croirait, en les voyant, revenu un ou deux siècles en arrière. Les Mennonites continuent de vivre en vase clos, parlant toujours leur propre langue, enfermés dans leur rigorisme biblique, hermétiques au monde extérieur. Ils ont acheté au gouvernement mexicain les terres qu'ils exploitent au détriment des paysans qui ont été chassés et qu'ils emploient pour les bas travaux. Justement, une jeune Mexicaine, Cecilia, est sur le pas de la porte. Elle cherche un travail. On retrouve Cecilia et son père dans leur maison. Des paysans d'origine maya, attachés à ce coin que terre qu'on leur dispute et qu'ils perdent progressivement, inexorablement. De l'extérieur proviennent les bruits de la forêt qu'on arase, des engins de travaux qui passent dans le paysage et font taire les oiseaux.



© Sylvain Martin

Un pays qu'on dépèce

La situation, elle, naît des rencontres que fait l'autrice, Métié Navajo, en résidence au Mexique avec des artistes d'origine maya dans la région de Campeche. Dans cette région à l'écart, un autre type de cancer que le tourisme s'est développé. Les déforestations ont été massives pour faire place à une culture intensive du sorgho et du soja, les pesticides ont causé des maladies mortelles, l'arrosage important nécessité par les cultures a engendré, pour le reste des terres, une sécheresse dramatique. Les communautés mennonites implantées dans le pays ont déboisé la terre pour la mettre en culture et privé les paysans de leurs droits ancestraux, oralement établis. Les arrivants leur ont opposé des documents officiels, écrits. Cerise sur le gâteau : dans cette région isolée du monde extérieur, le narcotrafic a fait son apparition. L'arrivée du chemin de fer achèvera de tuer tout ce qui survivait encore.

L'esprit des lieux

Le choc de ces sociétés qui se côtoient et opposent leurs valeurs forme la trame de la pièce. Il nous transporte tour à tour dans une famille de Mennonites où Emilia, l'une des filles, contrevenant aux injonctions parentales, devient l'amie de Cecilia ; dans la maison de Cecilia et de son père où se joue la résignation du père et la volonté de lutter de la fille, ce qui la pousse à affronter l'extérieur et la grande ville qui lui était inconnue. Entre ces deux mondes, le no man's-woman's land sur le bord duquel règne cette forêt omniprésente, qui est tout aussi bien le lieu de rencontre des deux jeunes

filles que l'espace onirique où revient l'âme de la grand-mère. Parce que toute morte qu'elle est, elle ne veut pas mourir. Parce que c'est au pied d'un de ces arbres qu'on détruit qu'elle veut être enterrée. Parce qu'elle est l'âme de cette terre et qu'elle veut en faire don à cette petite fille si proche d'elle.

La lumière comme un guide

La lumière guide la catégorisation du lieu. Orientée dans un sens, elle matérialisera la maison d'Emilia. Projetée dans l'autre, elle éclairera Cecilia et son père. Des accessoires en nombre réduit complètent cette indication de l'idée d'un lieu plutôt que le lieu lui-même. L'arbre, espace réel en même temps que fantasmé et mythique, matérialisera les racines de cette culture qui plonge dans le sol et s'ancre dans le passé de cette culture qu'on met à mort au nom d'un « progrès » stérilisant et néfaste. La grand-mère, qui promène sa silhouette de fantôme blanc sur l'espace nu où dort Cecilia, incarne l'esprit de résistance qui surgit au milieu des brumes du rêve de Cecilia.



© Sylvain Martin

Tous étrangers sur un même coin de terre

L'un des enjeux de la pièce emprunte la voie de la langue. Car la langue qu'on parle définit ce qu'on est. Le père de Cecilia, dans l'espoir qu'elle connaisse une vie meilleure que la sienne, l'a envoyée à l'école, où elle a appris l'espagnol. L'idiome de l'envahisseur qui leur colle à la peau et a fait d'eux des colonisés, même si, aujourd'hui, le gouvernement affiche une volonté de convaincre les « natifs » plutôt que le recours à la force pour parvenir à ses fins. Mais avec sa grand-mère c'est le maya que Cecilia employait, cette langue faite pour converser avec les oiseaux que son père lui reproche de parler quand elle la brandit comme une victoire. L'école, c'est ce dont sont privées Emilia et sa sœur, contraintes à parler l'afrikaans – ou peut-être le *plautdietsch*, dérivé du bas-allemand –, cette langue germanique issue du néerlandais qui les isole du reste du monde et les maintient prisonnières dans leur communauté. Seule Emilia connaît l'espagnol mais son usage est réservé aux contacts avec l'extérieur pour les besoins de la communauté.

La vocalisation de la langue, un enjeu théâtral

Même si le spectacle est, dans sa très grande majorité, en français, l'acculturation née du mélange des langues reste présente, comme pour refléter l'une des caractéristiques de notre temps. Chants en espagnol, expressions mayas et sonorités batavo-germaniques émailleront la pièce. Le choix des comédiens accentue ce parti pris. L'acteur et l'actrice qui incarnent le père de Cecilia et l'aïeule sont

d'origine latino-américaine et la manière dont ils parlent le français laisse entendre, en arrière-plan, une intonation et une vocalisation différente, héritée de leur langue d'origine, tout comme des sonorités germaniques seront perceptibles chez les personnages féminins incarnant les femmes mennonites. Cecilia, elle, par sa pratique linguistique, se situe à cheval entre les mondes. Elle incarne la modernité, un trait d'union entre passé et présent qui prend le présent à bras-le-corps pour le faire changer.



© Sylvain Martin

Un conte moderne

Entre brumes du rêve, présence entêtante de l'arbre comme une image emblématique et tournoiement récurrent de l'aïeule, le spectateur se trouve plongé dans la magie d'un paradis perdu dont la mémoire ressurgit alors même que sa disparition est programmée, orchestrée par l'espoir qu'on fait miroiter aux autochtones d'une vie meilleure dont on sait qu'elle ne sera pas. Passent et repassent en fond sonore les bruits du monde moderne qui vont s'intensifiant et détruiront bientôt, avec la disparition de la forêt, ce qui reste du monde ancien. Dans ce conte sans happy end, les femmes cependant tirent leur épingle du jeu. La grand-mère trouve le repos au pied de son arbre,

Cecilia sa justification dans la lutte pour préserver sa part originelle, Emilia sa voie dans son insurrection contre la contrainte inique à laquelle la soumet sa communauté. Si l'on peut regretter un certain didactisme qui taille à la serpe les silhouettes des personnages, cette pièce sur la mise à mort du monde magique des croyances mayas anciennes et la destruction de l'environnement naturel au nom du profit porte en elle l'espoir de changer l'état des choses et la foi en la jeunesse. La beauté des images et l'allure de conte moderne du spectacle renforcent son caractère d'objet aussi aimable qu'attachant.

La Terre entre les mondes Texte **Métie Navajo** (éd. Espace 34)

◆ Mise en scène **Jean Boillot** ◆ Avec **Lya Bonilla, Sophia Fabian, Christine Muller, Giovanni Ortega, Cyrielle Rayet, Stéphanie Schwartzbrod** ◆ Assistant à la mise en scène **Philippe Lardaud** ◆ Conseil dramaturgie **David Duran Camacho** ◆ Scénographie **Laurence Villerot** ◆ Création lumière **Ivan Mathis** ◆ Création costume **Virginie Bréguer** ◆ Création sonore **Christophe Hauser** ◆ Régie générale **Perceval Sanchez** ◆ **Production** La Spirale - Compagnie Jean Boillot- Compagnie conventionnée par le ministère de la Culture ◆ **Coproduction** Théâtre Jean Vilar- Vitry-sur-Seine, Bords 2 scènes – Vitry-le-François, EMC- Saint-Michel-sur-Orge, CDN de Sartrouville ◆ **Avec le soutien** du Nest – CDN de Thionville, du Studio Théâtre de Vitry-sur-Seine, l'aide de la Région Grand Est, le Département du Val-de-Marne et d'ARTCENA ◆ Ce texte a bénéficié de l'aide nationale à la création dramatique/ Artcena ◆ Création en novembre 2022 au Théâtre Jean Vilar à Vitry-sur-Seine et dans le cadre des Théâtrales Charles Dullin ◆ Durée estimée 1h40 ◆ À partir de 14 ans

Du 2 octobre au 12 octobre à 20h30, samedi à 18h, sauf dimanche

Théâtre de l'échangeur – 59, avenue du Général de Gaulle, 93170 Bagnolet www.lechangeur.org

TOURNÉE

Du 18 au 21/10/23 : Théâtre Joliette, **Marseille**

Le 04/05/24 : Théâtre Jean François Voguet, **Fontenay-sous-Bois**

Le 14/05/24 : L'Onde, **Vélizy Villacoublay**



« La Terre entre les mondes »

Un conte réaliste et poétique sur la disparition des cultures, de la nature, et sur la rencontre de deux jeunes filles, Cécilia, la Maya et Amalia, la Mennonite, que tout oppose

10 octobre 2023



Métie Navajo a écrit cette pièce à la suite d'une résidence au Mexique dans la région de Campeche où des artistes mayas lui ont fait rencontrer des paysans qui lui ont raconté des histoires familiales : déforestations massives, cultures intensives de céréales, cancers liés aux pesticides, arrivée du narcotrafic... Elle a aussi découvert avec étonnement au milieu des champs de sorgho une famille mennonite descendant des familles néerlandaises, allemandes, russes, rejetées par l'Église chrétienne pour leurs croyances proches des amish. Avec un grand talent, elle s'est inspirée de cette expérience pour écrire non pas une pièce réaliste mais une fable qui mêle réalisme, onirisme et poésie.

Dans le Mexique d'aujourd'hui, les époques et les cultures se rencontrent et se heurtent. Cécilia, jeune fille maya, vit avec son père dans son village menacé par la déforestation. Ils enterrent la grand-mère qui refuse la place qu'on lui a assignée au cimetière. Elle revient hanter sa petite fille à qui elle a appris la langue maya et réclame d'être enterrée au pied de ses arbres favoris. Cela donne lieu à des scènes à la fois très drôles et très poétiques entre Cécilia et son abuela. Pour gagner sa vie et ne pas quitter son père, Cécilia fait des ménages chez une famille mennonite. Les deux filles, Amalia et Catarina ont interdiction de lui parler. Mais Amalia, qui est avide de liberté et qui rêve de voir la mer, va transgresser l'interdiction et rejoindre Cécilia. Elles vont fuir ensemble. Leurs deux communautés, que tout semble opposer, sont à la marge de la modernité qu'elles vont subir à cause du projet de construction d'un chemin de fer.

La scénographe de Laurence Villerot a créé deux espaces épurés qui évitent les changements de décor d'une grande beauté. Au premier plan, sur un parallélépipède blanc quasi vide se succèdent les échanges entre les différents personnages. Plongé dans l'obscurité, un arbre imposant aux racines gigantesques occupe le fond de la scène, lieu de la nature, des vivants et des morts, du rêve. Mais il va être sectionné par une tronçonneuse, tout comme la Nature et la culture maya sont anéanties par la modernité. En doublant la présence des acteurs d'une ombre fantomatique, les lumières d'Ivan Mathis renforcent l'ambiance onirique.

Le metteur en scène Jean Boillot a choisi très judicieusement des comédiens et comédiennes, tous excellents, qui reflètent les différentes cultures : des acteurs sud-américains pour jouer la grand-mère et le père, des actrices parlant le français avec un fort accent d'Europe du nord pour jouer les jeunes femmes mennonites rendant plus prégnant l'opposition entre ces deux peuples. Le son occupe une place centrale. A la musicalité des différentes langues s'ajoutent les sons (beau travail de Christophe Hauser) provenant des travaux agricoles ou des machines de déforestation et ceux de la Nature (animaux, ouragan..). Le lien des Mayas avec la nature est très bien rendu notamment avec les appels du père auxquels répond le chant des oiseaux. La rencontre entre la jeune Maya et la jeune Mennonite n'est pas simple et leurs relations sont tour à tour violentes et complices dans la recherche d'une échappatoire à leur condition. De cette altérité emprunte de méfiance naît une sororité voire une relation amoureuse dans le but d'accéder à la liberté.

Métie Navajo et Jean Boillot ont créé un spectacle d'une grande beauté esthétique qui mêle politique (ravages de la modernité technologique, déforestation, culture intensive, expropriation des autochtones de leurs terres ancestrales, aliénation des femmes...) et poésie (langues et sons, jeu sur les ombres et les lumières, présence fantomatique de la grand-mère, arbre totémique, symbole du monde magique des croyances...).

Frédérique Moujart

Jusqu'au 12 octobre, à 20h20 au Théâtre de l'Echangeur, 59 avenue du Général de Gaulle, Bagnolet (93) – Réservation : 01 43 62 71 20 ou www.lechangeur.org – du 18 au 21/10/2023 au théâtre de la Joliette à Marseille – le 4/05/2024 au théâtre François Voguet à Fontenay-sous-Bois – le 14/05/2024 au théâtre de l'Onde à Vélizy Villacoublay



Le monde d'aujourd'hui ?

Jean-Pierre Han

8 octobre 2023

in [Critiques](#)

La Terre entre les mondes de Métie Navajo. Mise en scène de Jean Boillot. Théâtre de l'Échangeur, jusqu'au 12 octobre à 20 h 30, puis tournée. Tél. : 01 43 62 71 20, reservation@l'échangeur.org



Le titre de la pièce de Métie Navajo, *La terre entre les mondes*, dans sa beauté même, est pour le moins intrigant. Qu'est-ce que cette terre ? Que sont ces mondes ? Dans quelle dimension spatiale et temporelle sommes-nous conviés à naviguer ? Quand on aura ajouté que le metteur en scène de cette œuvre est Jean Boillot dont le nom de la compagnie s'appelle La Spirale, on

aura compris, que nous sommes conviés à un étrange et peu commun voyage. L'étrangeté, voilà bien le registre dans lequel les spectateurs sont plongés. Même si nous pourrions toujours au fil du déroulement des événements saisir les fils d'une explication rationnelle à cette invitation au voyage. Le moins que l'on puisse dire c'est que nous sommes – sans jeu de mots – déplacés. Tout se joue, au sens fort du terme, dans ce déplacement, et c'est bien sous ce déplacement qu'évolue non seulement la pièce de Métie Navajo, mais l'ensemble du spectacle de Jean Boillot, de sa réalisation dans l'étonnant et très bel espace scénographique signé Laurence Villerot, à son interprétation qui mêle subtilement des comédiens d'origines diverses, et donc aux accents de langue différents. Il faut tous les citer tant ils se prêtent méticuleusement et avec grâce à la direction ferme de leur metteur en scène, Lya Bonilla, Sophia Fabian, Christine Muller, Giovanni Ortega, Cyrielle Rayet et Stéphanie Schwartzbrod. Les créations des costumes de Virginie Breguer éclairés par Ivan Mathis, les interventions sonores de Christophe Hauser, tout concourt à la création d'une paradoxale unité dans cette sorte d'étrange kaléidoscope.

Plus rationnellement on sait que le texte de Métie Navajo a été conçu après la résidence de la jeune femme au Mexique en compagnie d'artistes maya et son séjour dans la région du Campeche dans le Yucatan décimé dès le XV^e siècle par la colonisation espagnole, un anéantissement de la population locale qui se poursuit de nos jours à cause de multiples raisons dues notamment à la mondialisation, avec les problèmes de sécheresse, de déforestation massive, de culture intensive de céréales (de soja notamment), de cancers dus aux pesticides, de la violence endémique... Cohabitent sur place une communauté mennonite qui sont les descendants de néerlandais et d'allemands qui ont fui l'Europe, rejetés par l'Église chrétienne, au début du XX^e siècle, en 1920, et une communauté maya. À partir de cette donnée, déjà violente, car la première tente (bien sûr) d'asservir la seconde... C'est bien tout cela, en arrière-plan, qui constitue le socle à partir duquel Métie Navajo puis Jean Boillot développent leur fiction qui met en lumière le parcours de deux jeunes femmes, Cécilia et Amalia, issues des deux communautés, mennonite et mexicaine. Espaces et temps mêlés, nous sommes conviés à nous plonger dans cet « autre » univers qui, paradoxalement, nous renvoie aux douloureuses problématiques de notre époque. Car, en fin de compte, n'est-ce pas notre propre monde d'aujourd'hui qui est simplement dans sa violence et son chaos insupportablement « dépaysant » ?

Photo : © Augustin Pot



- Dimanche 15 octobre 2023



©Sylvain Martin

La terre entre les mondes Texte : Métié Navajo Mise en scène : Jean Boillot

"Il y a des régions tranquilles au Mexique, les plus éloignées des Etats-Unis et les plus proches de Dieu, c'est ce qu'on dit". C'est sans doute dans ce genre de région que se situe la terre entre les mondes nous laisse entendre Métié Navajo, et c'est le titre de sa pièce...La terre entre les mondes... Une terre lointaine qui se situe au sein de la forêt amazonienne...

Le monde magique des croyances

Elle semble glisser sur la scène et se plante face à nous. Elle nous confie qu'elle appartient à cette terre des Mayas, porteuse de tous les chants et de tous les mythes de la forêt

amazonienne. Elle, c'est Abuela, la grand mère de Cecilia. Elle vit depuis toujours avec son fils et sa petite fille dans un village maya. Elle sait qu'elle va bientôt mourir et son souhait le plus profond est d'être enterrée au pied du ceiba, l'arbre magique de la forêt qui protège la maison. Leurs ancêtres vivaient en communion avec la forêt et cultivaient le maïs, mais tout a été bouleversé. Aujourd'hui, sur une parcelle minuscule, le père et sa fille vivent chichement du maïs, toujours cultivé de façon traditionnelle. Cecilia a été envoyée à l'école mexicaine, mais son seul travail consiste à faire la lessive pour des gens de la communauté mennonite installée à côté de leur village. Ils ont abattu les arbres géants de la forêt sacrée des Mayas et y ont planté des champs immenses de soja et de sorgho. Amalia, une jeune mennonite, intriguée par la personnalité de la jeune maya entre en contact avec elle. Les deux jeunes filles deviennent amies. Amalia s'oppose à sa soeur jalouse, dans le souvenir de sa mère morte et vit avec sa famille retranchée du monde. Elle rêve d'océans sur lesquels naviguer et de forêts aux arbres gigantesques dans lesquelles elle pourrait se perdre... Cecilia est hantée par Abuela qui, enterrée dans un cercueil et portée au cimetière du village, dans une cérémonie bâclée, est devenue un fantôme errant. Les univers des deux jeunes filles qui s'approprient et se racontent, se trouvent confrontés à l'intrusion du monde technologique dont le projet est d'abattre, encore plus, les arbres la forêt pour y ouvrir une ligne de chemin de fer...

Au-delà du plateau de théâtre, la forêt, la parole...



Photo Sylvain Martin

Ce qui construit la fable de la pièce prend deux directions : l'organisation de la parole et celle de la scénographie . Sur un plateau vide d'objets et de décor, s'organisent des paroles qui assument le conflit des langues et confortent la mise en scène de Jean Boillot . Le français parlé avec ou sans accent, le plattedeuch (un bas allemand parlé par la communauté mennonite) , le maya et l'espagnol vont jouer le rôle d'union parmi les peuples colonisés dans le pays et les colonisateurs qui s'y sont installés. Le maya parlé par Cecilia, son père et sa

grand-mère ouvre l'espace vers le monde invisible des morts et des dieux. Partageant la scène en deux espaces: au premier plan très éclairé, celui des humains et au fond de la scène, l'espace brumeux et mystérieux de la forêt, dans un cadre épuré et précis, la scénographie nous donne accès à la coexistence entre les animaux, les humains et l'invisibilité des mondes secrets et mystérieux de la forêt amazonienne.

À partir de cette relation première avec la nature, celle qui naît entre les jeunes filles les rattache à l'esprit de l'enfance alors qu'elles et leur famille sont menacées par les expropriations. Pour les indigènes, la perte de leurs terres ancestrales, l'assèchement, la déforestation et l'épuisement des sols. Pour la communauté mennonite, l'obligation de s'expatrier vers d'autres terres à conquérir. Si pour Cecilia, la perte de l'univers de l'enfance est irrémédiable et castratrice, pour Amalia, c'est une des possibilités irrémédiables, liée au choix de ceux qui ont choisi le départ de la terre de naissance. Pour les deux jeunes filles, se parler en secret, fait de la scène un espace de protection et de liberté. Défendant leurs histoires et leurs croyances, elles construisent un monde qui se conjugue au féminin et oeuvre pour la défense et la transmission des pratiques ancestrales. Pour Amalia, aider Cecilia à ouvrir le cercueil de Abuela et l'enterrer entre les racines du ceiba l'ancre définitivement dans la terre de son amie maya.



Photo Sylvain Martin

Une scénographie qui fissure le temps et l'espace

Cette pièce complexe, difficile quelquefois à suivre, le jeu parfois fermé des actrices, garde sa poésie grâce à une scénographie (Laurence Villerot) et un travail des lumières (Ivan Mathis) qui s'attachent et soulignent le moindre détail. Chaque action s'inscrit dans un espace précis : des lumières directes pour l'espace des humains, un arrière-plan plus sombre, où flottent des brumes, pour la forêt amazonienne avec ses mystères, ses bruits étranges, ses animaux

présents et silencieux. La silhouette d'un ceiba, un arbre immense et "vivant" abrite les morts et les dieux, les esprits de la nature et les rêves des vivants. Les lumières dissimulent et sculptent tout à la fois les personnages dans leurs actions et les ombres fantomatiques qui habitent la forêt. Des bruits discrets renforcent le réalisme et soulignent l'onirisme qui constituent un des enjeux de la pièce.

Émergeant du déluge, à la fin du spectacle, exaucée dans ses désirs Abuela a enfin rejoint les dieux de sa forêt. La rencontre finale entre Cécilia et La Femme de Plusieurs Vies, est le prélude à un autre monde possible qui se déclinerait au féminin. *Ce sont, nous dit l'auteure Métié Navajo, les croyances mêlées des personnages de la fiction qui, se rencontrant, ont créé un univers proche du conte, avec sa violence et sa tendresse, un entre-monde dont la réalité a quelque chose de magique, où la magie a quelque chose de très réel*". Pour nous aussi spectateurs, la terre entre les mondes a fini par nous ouvrir à d'autres possibles qui contiennent aussi d'autres rêves.

Dany Toubiana / Octobre 2023

-  abonnement
-  livres
-  mobile apps
-  newsletter
-  archive

- home
- rédaction
- historique
- publicité
- impresum
- contact
- protection des données
- conditions générales de
- vente

Deutsch | Français



Par le passé, Jean Boillot nous avait habitué à des spectacles façonnés par la musique, des interprètes branchés sur des batteries de piles électriques, et des textes dégingués d'absurde et de folie, permettant l'euphorie en scène... En s'emparant de La Terre entre les mondes, pépite dramaturgique de l'autrice française Métié Navajo, le metteur en scène laisse se découvrir une nouvelle facette de son être artistique, et de sa personnalité d'homme sensible. Par cette duale confession Boillot livre une remarquable pièce, façonnée de douceur et de fatalité.

Inspirée par Vladimir Nabokov, Pauline Sales, ou Samuel Galet, l'autrice Métié Navajo est l'une de celles, en France, qui plus le temps va, plus son théâtre se doit d'être joué. Et le théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine où elle est autrice associée est bien d'accord là-dessus. Passée par des études de lettres, jusqu'à l'agreg', elle voyage au Mexique pour y rencontrer une terre d'inspiration. Après avoir enseigné les lettres et le théâtre en ZEP, la voilà au début des années 2000 se consacrer à l'écriture pour de bon. S'en suivent quelques textes importants et notamment le spectacle Toute Vie est une vie, créé avec des personnes sans papiers... Enfin, elle est lauréate de prix prestigieux et notamment de la bourse de résidence du Conseil Régional d'Île de France. C'est autour de La Terre entre les mondes joué au Nest - CDN transfrontalier de Thionville-Grand Est, que les spectateurs de l'axe Metz-Luxembourg la découvre, comme une heureuse surprise.

Dans La Terre entre les mondes se tisse les liens entre des personnes vivant dans le sud du Mexique, loin du rêve américain, issus d'une communauté maya, et d'une communauté mennonite, cousins lointains des Amish, descendants européens religieux qui ont colonisé le Mexique jadis. Un bouillon de contradictions venant évidemment pimenter son récit d'une dynamique manichéenne. Aussi sur ces mêmes terres du fin fond Mexique, vivent les « gentils » villageois mayas, longtemps persécutés, témoins de la déforestation massive et de la disparition de leur culture, face aux « méchants » agriculteurs aux dogmes archaïques, préserver par d'anciens enjeux post coloniaux, protégeant leurs plaines de soja... Et au cœur de ces deux mondes si proches et si lointains, Cecilia la maya, rencontre Amalia la mennonite, toutes deux en marge forcée dans une société mexicaine qui vit évidemment au rythme du monde contemporain. Une amitié va naître, et pousser les deux jeunes femmes à s'émanciper de leur isolement, et ainsi trouver des trajectoires différentes que celles souhaitées par leur famille respective.

Autant de matière à faire vivre sur scène pour Jean Boillot. Autant d'enjeux à saisir pour sceller la définition de cet « entre mondes » dont nous parle Métié Navajo. Car il est bien clair que sous le spectre de son « abuela » – grand-mère en espagnol – morte bel et bien mais refusant de l'être, l'autrice réveille les mythologies mayas et le rapport de la présence des morts dans la vie quotidienne des vivants. Pourtant, malgré la force dramaturgique de cette figure fantomatique, éveillant des rites et coutumes encore très vivace au Mexique, cet entre mondes dont on nous parle, ne se situe pas « que » là. Premièrement, il est pour le spectateur une réelle immersion théâtrale, et le cadre de scène blanc ajouté par le metteur en scène amplifie ce focus volontaire. Et puis, participante tout autant, l'ambiance sonore rendant les interactions des interprètes – tous géniaux – si proche de nous, fait dévier parfois notre zone de confort spectatorial, comme pour mettre nos oreilles sur le plateau. Deuxièmement, cet « entre mondes » est pour les artistes impliqués le lieu d'une transe scénique, visible à leur sortie de scène, silencieuse, studieuse, comme s'ils et elles étaient encore habités par cette « Terre » dramaturgique, ce monde qu'ils et elles construisent en scène à chaque représentation. En fait, La Terre entre les mondes transporte une tessiture si chamannique que bien fort est celui qui ne s'y fait pas happer. La délicatesse et l'hypnotisme des tableaux créés invite à entrer dans un royaume qui n'est définitivement pas régie par les lois humaines. Ixchel, déesse maya de la lune et de l'eau, est clairement investit dans l'ouvrage, Cecilia rebaptisera même Amalia du nom de la divinité dans l'acte final. Et sous la flottante fumée, venant régulièrement englober le plateau, le spectateur est d'ailleurs tendrement invité dans ce néo-monde, « ce n'est pas grave ma fille, ce n'est que la mort », dira « abuela » à sa petite fille envahie par la mélotonie. En fait, si ici la magie du théâtre révèle la puissance des mots de la dramaturge c'est clairement grâce à l'effort collectif d'assumer leur ensorcellement.

Sous la direction de Jean Boillot visiblement le premier à avoir été magnétisé par cette pièce écrite comme un sortilège, La Terre entre les mondes permet la géniale fusion entre fait de société et théâtre de pures fulgurances. Le discours tenu y est certes moins frontal que chez d'autres, mais les lignes de Métié Navajo parlent nettement des problématiques courantes de notre société, entre mondialisation et déforestation, ici. La Terre entre les mondes est bien un texte ancré dans le tempo de sa terre d'écriture, ce monde d'opérettes gouvernementales. Et on comprend que Boillot s'y soit fait absorber, déclinant une vision nouvelle de son rôle de metteur en scène. Car en effet, on sait Boillot être habité par l'écriture de Métié Navajo. On sait Boillot être parti en pèlerinage au Mexique pour cette pièce. On sait Boillot transformé par cette œuvre théâtrale hypnotique. Mais à ce point ? Faire corps avec cette pièce, par une telle intensité relève d'une profonde mutation personnelle et visiblement Jean Boillot a ouvert une porte dans son parcours, pour entrer dans un autre univers, laissant place à un autre lui. La Terre entre les mondes, conte illuminé et envoûtant, a fait se transformer le metteur en scène du néo-pop, au néo-poétique.

Ainsi, en s'appropriant l'histoire de Navajo, c'est une tout autre sensibilité que Boillot offre à ses spectateurs. Et si l'entrée n'est pas si évidente, car déroutant nos attentes, au fil de cette histoire intrigante, quelque chose s'installe, comme fragile, débordant d'hypersensibilité, et bouleversant d'une poésie atmosphérique, portée par un souffle mystique, sûrement ce fameux Tehuano, vent virulent venu de l'autre bout du monde, sifflant ce conte initiatique. Alors, quand avant nous dansions et chantions devant La Vie trépidante de Laura Wilson, ou No way Veronica, éberlués de ce truc frappa dingue qu'a Jean Boillot dans l'esprit, aujourd'hui, devant La Terre entre les mondes, nous nous plaignons à « danser en pleurant ».

Godefroy Gordet

© 2023 d'Letzebuurger Land



Lire aussi ...

In your face

France Clarinval
Catégories: Théâtre et danse
Édition: 25.11.2022
Les auteurs de théâtre contemporains britanniques possèdent cet art qui manque souvent aux français: donner suffisamment de substance aux personnages pour que toutes les atrocités puissent être entendues. Le Théâtre du Centaure en a déjà produits ...

Le ballet des passions

Karine Sitarz
Catégories: Théâtre et danse
Édition: 18.11.2022
En création mondiale au Grand Théâtre de la Ville de Luxembourg (il en est le producteur), Andromaque de Jean Racine, pièce écrite et créée en 1667, vit de belle manière à travers la lecture du metteur en scène Yves Beaunesne qui en fait un ...

Meeting euphorique en Olympe

Godefroy Gordet
Catégories: Théâtre et danse
Édition: 18.11.2022
Salle comble pour la première du très attendu Good Girls de Larisa Faber qui confirme avec ce spectacle le succès mérité qu'elle a pu trouver par le passé autour de ses précédentes pièces Stark bollock naked (2019) et Papercut (2022). Artiste ...

Chronique d'une région désenchantée

Karine Sitarz
Catégories: Théâtre et danse
Édition: 21.10.2022
Dans le cadre d'Esch2022, le Escher Theater vient de proposer Leurs enfants après eux, saga théâtrale en quatre épisodes que le public a pu découvrir en deux soirées (intégrale ce 22 octobre). Nous revenons ici sur les deux premiers volets de ce ...

Ubiquité culture(s)

La Terre entre les mondes



© Sylvain Martin

Texte Métié Navajo – mise en scène Jean Boillot, Compagnie La Spirale, au Théâtre de l'Échangeur de Bagnolet

Nous sommes au Mexique dans la communauté Amérindienne, chez les Mayas, dans « le pays le plus proche des dieux, là où avant il n'y avait rien, il n'y avait que nous... » rappelle un paysan indigène vivant avec sa fille, Cecilia, dans un village agricole. Il nous prend à témoin de sa vie, son identité, son métier, sa région en pleine mutation. D'emblée la lumière envahit la scène d'une belle clarté dans une scénographie blanche et ouverte à l'avant, sombre à l'arrière où l'on aperçoit un ceiba sacré destiné à être abattu et qui symbolise l'axe du monde.

L'agriculture se meurt dans ce village où l'industrie remplace avec brutalité les méthodes et savoir-faire ancestraux, où les paysans n'arrivent plus à nourrir les leurs. Nous suivons la famille de Cécilia et son père, rassemblant leur force de travail pour tenter de survivre. Une certaine fatalité et un grand désarroi habite le père, sa fille marche dans ses pas et se lance dans la révolte et les actions à tenter pour faire entendre leur identité et défendre leur environnement et leur culture. Chaque jour, les blessures et déflagrations infligées au village, détruisent un peu plus l'agriculture traditionnelle, et le rongent. Le combat est inégal, les machines agricoles vrombissent et « font en deux heures ce que nous faisons en deux mois » dit le père, resté seul, sa femme étant un jour partie à la ville et n'étant jamais revenue.



© Sylvain Martin

À la force du poignet, Cecilia trouve une place dans une famille mennonite pleine de règles, de morale et de principes où elle est employée. Elle y bat le linge, penchée sur une grosse bassine tandis que les filles de la maison qui ont son âge, s'épient, se jalourent, se battent, parfois cousent des poupées, coincées dans leur vie routinière. Il y a des jeux entre elles, des accusations, le sexe caché, le viol comme une banalité. « Nous ne manquons de rien, c'est une belle vie... » lui fait-on croire. Elles ont interdiction de parler à Cecilia. Pourtant, l'une d'entre elles, Amalia, déroge à la loi familiale et se lie d'amitié avec elle, dans une inextinguible soif d'apprendre et de découvrir le monde, les autres, un autre mode de vie, sa liberté. Cecilia se fera renvoyée mais Amalia rejoindra cet autre monde à la fin du spectacle, dans sa quête éperdue de liberté.

La Terre entre les mondes montre la vie de deux familles aux modes de vie radicalement éloignés mais parle surtout des injustices sociales et de la lutte du milieu agricole traditionnel pour préserver les terres que de puissants industriels leur arrachent et leur volent. Le constat est accablant dans ce combat entre David et Goliath : « Il n'y a plus d'arbres mais du soja à perte de vue, le soja et le sorgho ont remplacé le maïs » et les pesticides répandent leurs cancers, et la pollution touristique gagne la campagne. « Ils ont encerclé la forêt de barbelés, il faut chercher à résister, mais qu'est-ce que nous y pouvons ? » dit le père avec résignation, tandis que Cecilia reprend le flambeau du combat et part à la ville pour défendre les villages et les propriétés. « La communauté internationale vous regarde » dit-elle avec témérité aux fonctionnaires qu'elle rencontre, plus prompts à promettre qu'à agir. Et elle raconte son voyage, peu confortable quand on est pauvre, et parle de la démocratie comme d'une fête. « Nous faisons partie d'un cycle » conclut-elle.



© Sylvain Martin

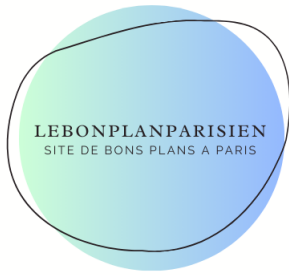
Pourtant, sa grand-mère qu'elle vient d'enterrer, la hante, Abuela, sa présence magique la rassure. Pleine de bon sens, Abuela telle une revenante fait des apparitions sur scène apportant tendresse et humanité, sagesse et mémoire de la culture Maya et de sa langue, dans laquelle elle échange avec sa petite fille, une langue ancestrale, si proche de la langue des oiseaux. Le spectacle nous mène au cœur des archétypes de l'identité mexicaine, notamment la Malinche, mère symbolique du peuple mexicain et Emiliano Zapata, l'un des principaux acteurs de la révolution mexicaine de 1910, défendant la restitution des propriétés collectives des villages qui furent confisquées et nationalisées. Ensevelie à la hâte, on donne à Abuela une sépulture digne. Placée dans son cercueil, elle chante et les ombres portées sur le mur l'accompagnent.

La Terre entre les mondes convoque les esprits mais ne s'éloigne pas de la réalité paysanne dont le texte de Métié Navajo porte la cause et qui, aujourd'hui, résonne dans le monde entier. Poétiquement éclairé (Ivan Mathis), le spectacle traduit les mutations du paysage où « même le lac est asséché et où la vie s'enfuit du pays, où, derrière les plantations il n'y a plus rien, qu'une croix sans Christ, une croix du diable. » La bande son participe de la construction d'un univers aussi magique que réaliste donnant à percevoir les bruits de la nature et de l'environnement agricole (Christophe Hauser). Jean Boillot qui en signe la mise en scène en a finement ciselé le langage théâtral et dirigé les acteurs. Il a créé la compagnie La Spirale en 1995 qu'il co-dirige aujourd'hui avec Nadja Leriche, compagnie installée à Metz qui va développer une résidence de trois ans à Bord Scènes, scène conventionnée de Vitry le François. Elle s'attache à développer des écritures qui mêlent théâtre, musique et numérique, avec une adresse particulière aux adolescents. ***La Terre entre les mondes est un spectacle sensible dans lequel tous les éléments s'emboîtent pour servir le propos et c'est très réussi.***

Brigitte Rémer, le 12 octobre 2023

Avec : Lya Bonilla, Sophia Fabian, Christine Muller, Giovanni Ortega, Cyrielle Rayet, Stéphanie Schwartzbrod^[L1]_[SEP] assistanat à mise en scène Philippe Lardaud^[L1]_[SEP] conseil dramaturgique David Duran Camacho – scénographie Laurence Villerot – création lumière Ivan Mathis – création costume Virginie Breger – création sonore Christophe Hauser – régie générale Perceval Sanchez – stagiaire Augustin Pot. Le spectacle a été créé au Théâtre Jean Vilar de Vitry-sur-Seine en novembre 2022, dans le cadre des Théâtrales Charles Dullin. Lauréat Artcena 2021, le texte est publié aux Éditions Espace 34.

Du lundi 2 au Jeudi 12 octobre 2023 à 20h30, le samedi à 18h00, relâche le dimanche – Théâtre de l’Echangeur, 59 Av. du Général de Gaulle, 93170 Bagnolet – métro Gallieni – tél. : 01 43 62 71 20 – sites : www.lechangeur.com et www.laspirale-jeanboillot.com – En tournée : 17 au 21 octobre 2023 : Théâtre La Joliette, Marseille – Avril 2024, EBMK de Metz, – 4 mai 2024 au Théâtre Jean François Voguet de Fontenay-sous-Bois – 14 mai 2024 au Théâtre L’Onde, de Vélizy Villacoublay.



A la une

Le théâtre de l'échangeur nous propose de découvrir : « La terre entre les mondes » : une pièce qui en vaut le détour !

Vous voyagez dans le temps et l'espace, pour arriver dans le cœur d'un village Maya. Le personnage principal est une jeune fille mexicaine issue de cet endroit qui est en quête de découverte. Elle est hantée par le fantôme de sa grand-mère qui lui rappelle ses racines, sa langue et sa terre natale. L'ancêtre Maya est triste de constater la mort progressive de la nature qu'elle a connue luxuriante, ainsi que celle de sa belle civilisation. L'héroïne fera aussi une rencontre improbable avec une jeune fille d'un autre monde, en soif de connaissance.

La mise en scène épurée nous permet de ressentir des émotions fortes grâce à un jeu subtil d'ombres et de lumières, accompagné d'un son de qualité.



Défilent les sentiments de tristesse qui planent tout au long de la pièce avec un humour sarcastique qui nous dérobe un sourire.

Cette allégorie de la nature met en exergue la réflexion autour de l'héritage culturel de la tradition face à une lourde et inexorable modernité envahissante.

Se pose ainsi une réelle dialectique du chantre de l'amertume politique et de la blessure poétique.

Jean Boillot parvient à sublimer l'espérance féminine de la nostalgie d'une réminiscence irrémédiable écrasée par cette réalité violente d'une mondialisation déferlant les champs de notre patrimoine....

[Théâtre L'Echangeur](#)

59 Av. du Général de Gaulle, 93170 Bagnolet

- Production: La Spirale – Compagnie Jean Boillot
- Texte: Métie Navajo
- Mise en scène: Jean Boillot
- Avec Lya Bonilla, Sophia Fabian, Christine Muller, Giovanni Ortega, Cyrielle Rayet & Stéphanie Schwartzbrod.

Du 02 au 13 Octobre 2023 puis en tournée sur la France.